

## A PROPOS D'UN ANCIEN NOM DU VAURIEN EN JAPONAIS

*Donostia, 1991-VI-28*

*Michel Morvan  
URA 04-1055 CNRS*

Si j'en crois ce que m'en a dit M<sup>lle</sup> N. Shiratsuki de l'Université de Kyoto, le terme que je vais étudier ici n'est plus employé par les japonais de nos jours, mais il est encore compris d'eux. On peut donc considérer qu'il s'agit de vieux-japonais ou si l'on préfère d'ancien japonais.

On connaît l'histoire tumultueuse des comparaisons que l'on a parfois tentées entre le japonais et le basque. Elles allaient du travail le plus sérieux d'authentiques savants aux élucubrations les plus échevelées de tel ou tel fantaisiste de service, en passant par le fameux Masaomi Yoshitomi qui, bien que professeur de droit, se mêla en 1937 à Louvain (Belgique) de faire un miracle en faisant se rencontrer, et se comprendre mutuellement, le Basque Saint François-Xavier et une servante d'auberge japonaise à laquelle le célèbre missionnaire aurait demandé du papier pour écrire et se serait entendu répondre, à sa grande surprise, la phrase suivante: *Kore bakari da*, soit: "il n'y a que ceci". Il est bien évident qu'on a inventé cette anecdote parce qu'on avait remarqué la ressemblance entre certains termes basques et certains termes japonais. Ce n'est pas de la science, cela va sans dire (1).

Cela ne préjuge en rien, au demeurant, de la valeur des rapprochements légitimes que l'on est en droit d'essayer. Il se peut aussi, bien sûr, que nous n'ayons affaire qu'à de pures coïncidences du hasard le plus facétieux. S'il est vrai que jap. *bakari* signifie "seulement, uniquement, ne... que", encore faut-il prouver que ce terme a un rapport quelconque avec le basque *bakar* (et non pas *bakari*, la forme basque *bakarrik* devant être analysée en *bakar* + *ik*, la finale ayant la valeur d'un suffixe à tendance partitive-adverbiale).

Il conviendrait notamment de prouver l'existence en vieux-japonais, voire en proto-japonais d'un thème identique à *bat* "un", puisque c'est à

---

(1) M. Yoshitomi, *Le Japon et sa civilisation. Essai sur l'origine commune des Basques et des Japonais*, Louvain, 1937.

ce numéral qu'on relie habituellement le mot basque *bakar* (de \**bat-kar* ou \**bad-kar*). On en mesure toute la difficulté. Ceci ne veut pas dire que j'élimine le rapprochement en question; il est souhaitable de toujours laisser la porte ouverte en matière de comparatisme génétique, car on a parfois de bien grandes surprises. C'est une question d'humilité.

Beaucoup plus sérieux en tout cas sera le rapprochement qui suit, car contrairement à bien d'autres en ce domaine basco-japonais, il ne fait pas appel à une comparaison entre le basque et le japonais moderne, généralement décevante, mais à une comparaison entre le basque ancien et le japonais ancien. Cela n'a presque jamais été fait, même par les chercheurs dignes de ce nom. Or le japonais ancien révèle des structures qui ont disparu aujourd'hui et auxquelles on prête rarement attention, peut-être en raison de la difficulté qu'il y a à accéder à ces connaissances concernant des langues lointaines et "exotiques" à nos yeux.

Il existe pourtant des ouvrages qui nous apportent beaucoup de renseignements importants sur le passé de la langue japonaise, notamment celui du Pr. Charles Haguénauer, *Origines de la Civilisation Japonaise* (2) qui, bien que présenté comme un ouvrage d'ethnographie, comporte en réalité au moins quatre cents pages sur six cents consacrées à l'étude linguistique. J'ai choisi pour le présent article un exemple qui me paraît extrêmement intéressant ayant trait à une vieille expression japonaise désignant un individu que l'on nommerait en français un "vaurien". C'est ainsi que Ch. Haguénauer l'a traduit. Ce vieux vocable est en japonais un mot composé, dont la forme est *ese-mono*, ce qui se décompose en *ese* + *mono*. Ch. Haguénauer explique le terme à l'aide de *mono* "individu" et donne à *ese* le sens "mauvais". Le vaurien est donc en quelque sorte un "mauvais homme, un mauvais individu". L'auteur est intrigué par cette vieille forme *ese* et cherche alors à établir un rapprochement avec d'autres langues comme il le fait tout au long de son ouvrage, puisqu'il est partisan de rattacher le japonais à l'ouralo-altaïque plutôt qu'aux langues austro-asiatiques (débat déjà ancien, cf. N. Matsumoto (3), etc.). Il tente de ce fait la comparaison avec une négation toungouse *ehe* qui rend aussi facilement la notion de *mal* ou de *mauvais*. Les deux notions, celle de la négation et celle de "mauvais" se confondent aisément. Le français *vaurien* est lui-même une fossilisation de *vaut-rien* construit sur une négation *rien* (même si c'est un mot à valeur positive à l'origine = quelque chose).

Ch. Haguénauer a certainement raison de comparer le japonais et le toungouse en l'occurrence, mais la forme qu'il utilise pour le toungouse

---

(2) Paris, 1958, p. 442.

(3) N. Matsumoto, *Le japonais et les langues austroasiatiques*, Paris, 1928.

n'est pas la forme primitive. Il aurait pu faire beaucoup mieux encore s'il avait fouillé davantage cette dernière langue en ce qui concerne la négation. Dans la forme *ehe* il convient de voir en réalité une forme déjà secondaire qui représente un affaiblissement consonantique d'un plus ancien *ese*, parfaitement attesté en toungouse aux côtés de variantes telles que *esi* que l'on transcrit le plus souvent *äsi* comme on le fait pour les langues de cette région habituellement (Asie-Centrale). C'est un détail. On préfère d'ailleurs de plus en plus la graphie latine *e* pour *ä*, en particulier pour la translittération du mongol. Les deux graphies sont interchangeable et ne doivent pas nous poser de problème. Ch. Hagenauer s'est contenté du toungouse. En cherchant encore plus à l'ouest, il aurait pu trouver la négation mongole *ese* (*äsä*), qui est un peu vieillie elle aussi comme je l'ai signalé dans ma communication au Congrès Mondial Basque sur l'euskara à Saint Sébastien (septembre 1987) (4). Ce n'est donc pas une forme isolée; elle s'inscrit dans une série qui va du mongol au japonais, avec pratiquement toujours la même morphologie, ce qui est un argument en faveur de la continuité ouralo-altaïque vers le Japon.

Que se passe-t-il de l'autre côté, vers l'ouest du Continent Eurasiatique? Il se passe un phénomène tout à fait remarquable: à l'extrémité la plus occidentale de l'Europe, on parle une vieille langue pré-indoeuropéenne isolée qui n'a strictement rien à voir avec les langues qui l'entourent. Cette langue, c'est le basque ou euskara. Elle défie les chercheurs depuis toujours; on a écrit des tonnes de choses sur elle, on a tenté de la relier à toutes les langues du monde ou presque les unes après les autres, sans succès, et l'on a assisté souvent à des exposés ou lu des articles à propos desquels il est préférable de se taire ou de rire en silence. Or dans cette langue extraordinaire, que voit-on? On y voit que la forme de négation n'est autre que *ez* (*z* basque = sifflante sourde). Mieux encore, on peut reconstruire une forme ancienne *\*eze* grâce à la variante *ze* (dialectes occidentaux, basque du XVI<sup>e</sup> siècle) que R.M. de Azkue croyait être une simple métathèse de *ez*, mais qui est en fait la preuve d'une structure archaïque *\*eze* qui s'est réduite tantôt à *ez* par apocope et tantôt à *ze* par aphérèse. G. Lacombe, R. Lafon et L. Michelena ont admis cette ancienne forme proto-basque, même si l'un d'eux, Lafon, préférerait un modèle *\*etze* réduit à *etz* et *tze*, mais je pense qu'il s'est laissé influencer par sa volonté de relier la négation basque au caucasien, et notamment à une forme *thsa* du CC., en commettant en outre une erreur d'appréciation au sujet des formes basques du type *etzan* "il n'était pas" pour lesquelles il

---

(4) M. Morvan, Vers un réexamen complet de la question de l'origine du basque, *Actes du Congrès sur la langue basque*, vol. I, Vitoria/Gasteiz, 1988, p. 209.

n'a pas bien su voir qu'elles naissent d'une difficulté de prononciation de *ez zan* et de ses deux sifflantes consécutives (5).

La reconstruction interne basque aboutit par conséquent à une forme de négation en tous points identique à celle qui apparaît en mongol, en tOUNGouse et en vieux-japonais. D'un bout à l'autre de la chaîne, pourrait-on dire, et c'est bien cela qui est impressionnant. De plus nous ne sommes plus tout à fait ici dans le domaine des comparaisons de vocabulaire, mais plutôt déjà dans celui des structures fondamentales. Quatre langues, dont trois ont des liens certains avec ce qu'on a coutume d'appeler l'ouralo-altaïque, possèdent le même forme de négation (car il ne fait pour moi guère de doute que le vieux-japonais *ese* "mauvais" reflète une ancienne négation). On ne peut que considérer qu'il y a là un argument très fort, très lourd, en faveur de l'alignement de la quatrième langue sur les trois autres. Et après tout, que ferait là sinon cette forme de négation basque complètement incongrue dans le concert des formes de négation de type indo-européen, et latin/roman en particulier?

---

(5) R. Lafon, *Le système du verbe basque au XVIe siècle*, Bordeaux, 1944, p. 533.